

NEUVIEME PRIX : Elise Roy pour sa critique du film LA LEÇON D'ALLEMAND

Qu'est-ce que le devoir ? Voilà une vaste et complexe question faisant œuvre de fil rouge dans le nouveau long métrage *Deutschstunde* de Christian Schwochow. Adapté du roman éponyme du célèbre auteur allemand Siegfried Lenz, ce film soulève de profonds questionnements sur les rapports entre exigences sociales et individuelles.

La leçon d'allemand s'ouvre magistralement dans le climat froid d'une prison pour jeunes délinquants où le jeune Sigg y est enfermé. Il doit rédiger une dissertation sur « Les joies du devoir ». Ces quelques mots vont bercer le récit et plonger Sigg dans les troubles de son enfance compliquée dont le quotidien était marqué par le respect impératif des règles du III^{ème} Reich. En couchant par écrit sans relâche l'histoire de son enfance, il se libère du poids de son passé. Il pose des mots sur ses maux. Ce flash-back de quelques années est important car il permet de soutenir l'idée que l'enfance, et plus particulièrement l'éducation forment l'enfant en devenir. La beauté de ce film réside dans cette nécessaire introspection au nom d'un besoin vital : celui de se libérer du passé pour entrevoir un avenir meilleur.

Ainsi, c'est transporté dans l'Allemagne rurale des années 1940 que nous faisons la découverte du jeune Sigg, de sa famille et de son quotidien. La caméra de Schwochow nous offre la beauté des falaises allemandes, les larges côtes qui inspirent le peintre Max Lensen, alors ami de la famille. La vie de cet homme va être bouleversée par les lois du Reich qui lui impose de cesser de peindre. Son art est perçu comme dangereux, et lui comme étant un de ces artistes dégénérés définis par le régime nazi. Tandis que le père de Sigg alors policier veille à l'application stricte des règles liberticides du Reich, même envers son ami, les questions du devoir et du rapport à l'autorité émergent. De ces interrogations va naître le récit d'un enfant ayant grandi au cœur d'un dilemme : suivre l'éducation de son père ou alors respecter ses valeurs et aider Max. De son œil pur d'enfant, Sigg comprend que la persévérance de son père, qui trahit ceux qui l'entourent au nom du devoir, n'est pas bienfaitrice. Bien que hanté et animé par l'envie d'exercer au mieux ses fonctions, Jens Jepsen se transforme en tyran. Le nazisme s'est avec force introduit dans son esprit. Par son jeu sévère et parfaitement maîtrisé, Ulrich Noethen rend manifeste que Jens tient son

identité que de sa seule conformité aux lois. Il existe grâce à l'obéissance, celle qu'il reçoit des autres et celle qu'il croit devoir à sa hiérarchie, et non par lui-même.

Ce film est une véritable réussite : s'appuyant sur une maîtrise parfaite du rythme et des couleurs, le scénario ouvre une réflexion profonde sur notre rapport à l'idéologie. Accompagnés d'une musique enivrante, les longs plans qui suivent les personnages roulant à bicyclette le long des côtes nous immergent au sein de cette terrible période. Et c'est aussi avec cette poésie que nous découvrons l'enfance terrible de Siggi. Toutefois, la puissance de *Deutschstunde* tient dans la capacité de Christian Schwochow à ne pas rester uniquement dans le pathos et la noirceur, mais à entrevoir une certaine lumière. Il transcende l'horreur de certaines situations en montrant que la solidarité est toujours présente, que le bonheur est toujours accessible. L'aide précieuse de Siggi envers son frère alors déserteur illustre cette idée.

Par ailleurs, un des points forts du film réside dans la sensation très paradoxale d'avoir été oppressée tout au long de la projection. En effet, bien qu'immergé dans de vastes paysages, le spectateur se sent enfermé. La leçon d'Allemand a cette puissance de nous plonger dans une sensation d'oppression même à ciel ouvert. Cet inconfort n'est autre que celui de Siggi qui cherche à trouver sa place. Quel devoir l'appelle ? Doit-il suivre strictement l'éducation de son père ou tenter de la dépasser pour se conformer à ses propres valeurs ? Ce questionnement, bien que mis en relation ici avec le contexte historique de la Seconde Guerre Mondiale, peut-être rapporté à nos préoccupations actuelles. Se conformer aux règles de la société est-il toujours nécessaire si ces dernières vont à l'encontre de nos valeurs et de nos libertés ? Dans une certaine mesure Siggi et Max répondent à cette interrogation. Ils nous prouvent qu'il est possible d'exister au-delà des règles. Ce vent d'optimisme apaise et en élargit les horizons.

Ce film nous retranscrit avec profondeur sur des questionnements puissants sur la valeur du mensonge et de la vérité. Avec un effroi certain, on réalise alors combien il est très compliqué de clarifier ce sujet toujours au cœur de nos sociétés et de nos humanités.

De La leçon d'Allemand, au-delà de la puissance de sa réalisation, retenons la force et la cohérence de son message. La violence peut s'exercer de deux manières : l'une physique et l'autre symbolique. L'idéologie est cette structure qui, dans certaines circonstances, réunit les deux. Ainsi, Siggi est une victime de ce système. Il cherche à s'en

défaire, à se libérer de ce fardeau par l'écriture. Il incarne un être qui se demande si exister revient toujours à se conformer à un devoir qui lui est extérieur. Il reste tiraillé et nous entraîne inévitablement dans sa réflexion. Impossible donc de ressortir de la salle sans un sentiment mêlé d'admiration et de pitié pour ce jeune homme qui a tout bravé au nom de la liberté.

Obéir à la désobéissance est parfois une nécessité pour survivre. Voilà une leçon de La leçon d'Allemand